LÉONORA MIANO, *Rouge impératrice*

Carminella Biondi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/32378>

DOI : 10.4000/studifrancesi.32378

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2020

Pagination : 450-451

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Carminella Biondi, « LÉONORA MIANO, *Rouge impératrice* », *Studi Francesi* [En ligne], 191 (LXIV | II) | 2020, mis en ligne le 01 septembre 2020, consulté le 18 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/32378> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.32378>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

LÉONORA MIANO, *Rouge impératrice*

Carminella Biondi

RÉFÉRENCE

LÉONORA MIANO, *Rouge impératrice*, Paris, Grasset, 2019, 606 pp.

- 1 L'ouverture est lente et met quelque peu à l'épreuve l'attention du lecteur qui se trouve face à une accumulation de données difficiles à assimiler et à la forte présence de mots «issus de langues africaines diverses», dont témoigne en particulier le glossaire placé à la fin du texte, mais aussi d'une nouvelle dénomination des pays d'un monde bouleversé: Katiopa est le nouveau continent africain, l'Europe se nomme Pongo, Haïti devient Kiskeya, les Français sont les Fulasi, etc. Mais si l'on ne se décourage pas face à l'effort qui nous est demandé, surtout par le long premier chapitre, on aura le plaisir d'entrer de plain-pied dans une histoire grandiose et passionnante qui nous conduit dans un futur pas si éloigné que cela et nous aide à poser un nouveau regard sur notre présent. Ce qui est important, évidemment, car je crois que l'écrivaine s'est donné cette finalité (des pans entiers de la narration en témoignent, ainsi que son profil d'écrivaine engagée), mais pour un lecteur de romans il est également important de pouvoir se laisser entraîner dans une histoire qui le séduit. *Rouge impératrice* répond aux attentes, avec sa capacité visionnaire, qui crée un monde inattendu où la technologie la plus poussée dialogue avec les mystères et les croyances des époques révolues, et avec sa belle histoire d'amour contrasté qui, comme il se doit, triomphe au bout d'une longue bataille, qui est aussi une bataille pour la sauvegarde des conquêtes d'une humanité nouvelle: «Ce qui importait n'était pas la présence du précipice, mais le fait de l'enjamber ensemble et de trouver, de l'autre côté, la beauté qui leur était offerte» (p. 602, *explicit*).
- 2 Le noyau principal de l'histoire qui nous est racontée se situe en Afrique, une Afrique presque unifiée en un seul état qui se nomme Katiopa, dont les limites ne coïncident pourtant pas avec celles du continent africain mais s'élargissent et englobent les pays de la diaspora (Katiopa a un ministère des Affaires diasporiques), dont Pongo, c'est-à-

dire une Europe qui a perdu son identité et surtout sa centralité, devenant un pays marginalisé et «colonisé» par les masses africaines qui y ont émigré au cours des années. C'est à cause de cette métamorphose, perçue comme une dégénération, qu'un groupe de Fulasi, qui avaient en horreur la perte de la pureté de la race et de l'identité culturelle dans leur pays, ont préféré émigrer et créer une sorte d'enclave aseptique au cœur de l'Afrique, où ils ont richement vécu pendant de longues années, pour se retrouver, à l'époque où se passe l'histoire, étiolés et acculés à un choix inéluctable: entrer dans le monde de Katiopa, accepter d'en devenir des habitants, ou quitter le pays. Ils sont appelés les Sinistrés. Une grande partie de l'histoire se développe autour de leur destin, car ils représentent un passé auquel il faudra faire face pour asseoir sur des bases solides un Katiopa unifié, qui cherche une voie nouvelle et inédite d'organisation statutaire en vue du bien-être et du bonheur de ses habitants, de tous ses habitants quelle que soit la couleur de leur peau ou leur origine. Les Sinistrés représentent, au contraire, le côté le plus sombre du passé, et pourraient compromettre la stabilité du nouvel État, non pas tant grâce à leur force mais à cause des dissensions qu'ils sont en mesure de provoquer parmi les membres du gouvernement, dont les plaies ne sont pas toutes cicatrisées, d'autant plus que les Sinistrés n'hésitent pas à y enfoncer leur couteau: «Chaussant les lunettes du passé pour observer le présent, ils [les Sinistrés] ne le toléraient qu'en tenant le registre des avancées que leur devait l'humanité [...]. Ils avaient été les plus puissants, redeviendraient à coup sûr les ordonnateurs du monde. Se préparant à ce futur grandiose, ils s'évertuaient à conserver les restes les plus chétifs de leur civilisation défunte, voyant dans la faible proportion de mélanine contenue dans leur corps, le signe d'une élection divine» (p. 64).

- 3 Ce roman d'anticipation, car l'histoire se déroule en l'an 6361 de la nouvelle ère, qui correspond à l'année 2124 de l'ancienne, ne peut en aucun cas, pour la bonne réussite de l'entreprise, faire l'impasse sur le passé, depuis l'époque lointaine de la traite négrière, que Léonora Miano avait déjà magistralement évoquée dans *La Saison de l'ombre* (2013), jusqu'aux temps plus rapprochés de la migration et de la diaspora volontaires, suivant un parcours qui, par un juste retour des choses, a amené à un renversement de la situation de départ. Ainsi que l'avait prévu Louis-Sébastien Mercier dans un autre roman d'anticipation, *L'an 2440* (1771), où un héros noir avait su rétablir l'équilibre du monde détruit par la féroce ambition des Européens, les Katiopiens se proposent, avec trois cents ans d'avance sur les prévisions de Mercier, de devenir les «thaumaturges de l'humanité» (p. 157), dans «un monde qui reste à faire» (p. 337). L'histoire de la lutte et des efforts accomplis pour faire de Katiopa le «meilleur des mondes possibles», avance en parallèle avec l'histoire d'amour du makonzi (le chef) de l'État et de celle qu'on appelle la «rouge impératrice», la jeune Boyadishi, dont la lointaine origine remonte à la légendaire reine guerrière Boadicée, qui lutta pour la libération de la Grande-Bretagne des invasions romaines. Leur union devient le symbole de la réconciliation entre oppresseurs et opprimés, d'autant plus qu'ils adopteront l'enfant d'une Fulasi, violente par un Africain et refusée par sa communauté, en jetant ainsi la semence d'une vie nouvelle, d'une communauté nouvelle. Miano invente une utopie fascinante, ambitieuse, où tout le monde est convoqué, et peu importe qu'à y regarder de près les temps de sa réalisation puissent nous apparaître trop rapprochés: cent ans pour la fin de l'Europe sembleraient peu crédibles, d'autant plus qu'il est dit (p. 291) que la communauté des Sinistrés avait été

fondée plus d'un siècle auparavant: elle devrait être déjà là! Y serait-elle, invisible à nos yeux de lecteurs, mais perçue par le regard d'une écrivaine visionnaire?

- 4 Léonora Miano a bâti un roman-cathédrale quelque peu touffu, où tant de typologies romanesques apportent leurs contributions, aussi bien que l'essai – autre genre fréquenté par l'écrivaine – qui y mêle ses apports dans un effort de dire le passé, le présent et l'avenir d'un continent, l'Afrique, autrefois marginalisé par l'Europe et l'Amérique, à leur tour marginalisées. Un parcours rapide qui change la géographie du monde et la conscience des hommes. Les femmes y jouent un rôle important, surtout mais pas seulement, de guides spirituelles car elles assurent les échanges entre les vivants et les morts, la réalité hyper-technologique et le mystère, sans lequel l'humain n'aurait aucune chance de survie. Un roman complexe, difficile, surprenant qu'il faut lire attentivement avant de se prononcer.